

LA GAZETTE DE TORAIXA

N°10 - 01 janvier 2010

Dix ans c'est un bel anniversaire pour notre association et la "Gazette de Toraixa". Qui l'eut cru ? Nous le fêterons à l'occasion de l'Assemblée Générale de Crèches sur Saône (71) au cours du week-end de Pâques prochain. Ces réunions sont toujours très agréables. En plus du plaisir de visiter des lieux pleins d'intérêts nous avons celui de nous retrouver, ce qui est essentiel à mes yeux.

Quant à la gazette, pour la faire vivre, il me faut des articles. Donc je vous demande de nouveau de m'en envoyer. Vos nombreuses activités devraient être une source de sujets ! Tout ce qui vous a intéressé au cours de l'année a également de l'intérêt pour nos lecteurs. Alors à vos stylos ou à vos claviers. Bonne et heureuse année 2010 !

Jean-Pierre Villalonga

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE A ST GERVAIS LA FORÊT DU 02 MAI 2009.

A la recherche d'un temps passé ...

Entre Loir et Cher coule la Loire et relie des myriades de châteaux, tous chargés d'Histoire.

C'est là que les membres de l'association se sont donné rendez-vous pour sa neuvième assemblée générale statutaire.

De salle en salle, d'escalier en escalier, à l'instar de Tintin et Milou, nous n'allions pas revivre les événements qui se déroulèrent dans la château mythique de Moulinsart mais alors que cherchions nous, à pied, en barque ou en calèche auprès des nombreux châteaux visités : Chambord, Blois, Tours, Cheverny, Chaumont sur Loire.. ?

A chacun des tours, détours et contours, dans les dédales des châteaux, à en avoir presque le tournis, en petits groupes, nous nous retrouvions lors des visites des ces hauts lieux de notre patrimoine, en des faces à faces occasionnels, comme devant des miroirs virtuels, frères, sœurs, oncles, tantes, cousins proches ou éloignés, enfants et petits enfants d'une des descendance directe de Pierre Villalonga-Mercadal. Ces rencontres fortuites devant les

peintures et tentures des personnages illustres, propriétaires posthumes des lieux, nous rappelaient une fois de plus notre appartenance à une descendance certes établie mais toujours incomplète. Elles nous engageaient aussi dans une dynamique des temps inscrite à jamais dans notre généalogie.

Quels rapports nos familles pouvaient elles avoir avec ces chevaliers, comtes et comtesses, reines et rois, de plus ou moins nobles rangs qui continuaient à hanter ces salles et vestibules aux imposants volumes. Il y en avait un sans doute, n'en déplaise au plus septique d'entre nous ! (il se reconnaîtra).

Léonard de Vinci, se visionnaire des temps modernes, exposé au Château du Cloux, appelé Clos Lucé, aurait il pu nous apporter une réponse ?

Ce perpétuel questionnement sur nos origines, objet de notre association "Toraixa" ne doit pas nous faire oublier le cadre enchanteur des espaces visités. Depuis les tours, donjons et terrasses des demeures châtelaines s'offraient à nos yeux de magnifiques panoramas donnant sur des domaines aux forêts profondes, sur des jardins d'ornement et d'agrément merveilleux, qu'ils soient de styles paysager à l'anglaise, à la française ou de conception contemporaine, sur une Loire paresseuse et sauvage baignant des paysages sublimes et de grandes richesses.

C'est à présent se répéter que d'écrire que ces journées de rencontre dans le cadre de notre association sont une réussite et c'est tout naturellement qu'il faut remercier notre président Jean-Pierre pour leur parfaite organisation.



LES ÉVÉNEMENTS FAMILIAUX

NAISSANCES :

- RAPHAEL est né chez Jean-Christophe et Amélie AMARD

Il est doux, et s'est montré très tôt attentionné ! Dès les premières semaines, il n'a eu qu'un souci, celui d'éviter à sa maman de se fatiguer, en l'obligeant à respecter la position allongée pendant plus de trois mois !



Mais la satisfaction fut au rendez-vous le 27 février 2009 : un beau bébé très vite adopté par ses sœurs Lalou et Maxine. Pas du genre poids lourd au départ, il a bien rattrapé le temps perdu à la grande satisfaction de ses parents Amélie et Jean-Christophe. Toutes nos félicitations aux parents et grands parents.

- AGATHE est née chez Nicolas et Sophie LAVOINE



Je suis née le 28 juillet 2009 à Lille. Pas de câlin avec ma maman, pas de cri pour dire que j'étais bien là mais l'équipe médicale de l'hôpital s'est immédiatement accaparée de moi pour m'affubler de méchants tuyaux. Oui, lorsque j'étais dans le ventre de maman, au tout début, les spécialistes ont déclaré à mon papa et à ma maman que j'étais atteinte d'une hernie diaphragmatique gauche (absence d'une partie du diaphragme entraînant l'ascension de certains organes comme les intestins et la compression d'autres comme le poumon gauche et le cœur).

J'ai donc été opérée le lendemain de ma naissance et à la suite de l'opération j'ai eu d'énormes complications. Mais au-dessus de mon berceau se penchaient mon papa et ma maman qui me veillaient nuit et jour. Je lisais beaucoup d'amour sur leur visage, ils me caressaient, me parlaient, me tranquillisaient, m'encourageaient. J'ai donc décidé de me battre au service de réanimation néonatale et après 2 mois $\frac{1}{2}$ de combat, le professeur était stupéfait de mes progrès. Papa et maman étaient fous de joie car je pouvais rentrer à la maison. Je suis très heureuse de ne plus voir de blouses blanches, j'ai toujours des traitements importants mais je grossis bien, je gazouille, je fais plein de beaux sourires et je "fais tourner mon papa et ma maman en bourrique".
Tous nos vœux de santé pour Agathe et félicitations aux parents et grands parents.

- CÉSAR est né chez Yves et Sophie VILLALONGA

Gonzague et Capucine et leurs parents sont heureux d'annoncer ma naissance.

Je suis né le 24 décembre 2009 à 15 h 42

Je pèse : 2 kg 90

Et je mesure : 51 cm

Mes seconds prénoms Mir Esquieu Arnaut Guilhem sont des prénoms cathares.



César avec Capucine Gonzague et ses parents

Toutes nos félicitations aux parents et grands parents.

MARIAGE EN AUBRAC :

Dans l'amour, nos deux chemins se sont croisés. Aujourd'hui, 22 août 2009, nos deux vies s'unissent, devant Dieu et les Hommes,



C'est dans l'église de Saint Laurent de Muret en Lozère que notre benjamine Marie-Noëlle a épousé son cher Vincent.

L'événement si longuement préparé fut réussi et la joie a présidé à tous les actes de la journée sous un ciel azuréen.

Après la longue séance de photos à travers les prés avec les vaches, les chevaux et les vieilles pierres des lieux, le jeune couple, dans sa « chariote » décorée, suivi de la longue caravane automobile a rejoint l'église pour une bénédiction, joyeuse, émouvante (il y a eu des larmes ...) animée par des chants et les textes, partagés par tous.



Puis rendez-vous était donné à Chante grenouille pour un apéritif d'honneur. Jamais, aux dires des anciens, la « place » de Chante grenouille n'avait connu une telle animation, envahie par plus de deux cents convives !



Parents et amis, si souvent éparpillés par les aléas de la vie, se sont retrouvés dans la joie et la bonne humeur, Tous arboraient leur grenouille symbolique du lieu. Un air de fête régnait sur la place. Il fut transporté durant toute la soirée

au gymnase du village voisin d'Aumont-Aubrac où festin et réjouissances musicales ont accompagné les convives. Les plus jeunes ont dansé jusqu'à 6 heures du matin !

Mais la fête n'était pas finie ; le lendemain, les parents de Vincent avaient préparé un pique-nique pour ceux qui venaient de loin (et même d'à-côté!) prolongeant ainsi les échanges entre les familles. AH ! Une fête en Aubrac, c'est vraiment une fête.



Tous nos souhaits de bonheur pour les jeunes mariés.

FELICITATIONS :



A la promotion du 14 juillet 2009, Marie-France Boillot-Villalonga a été promue au grade de Chevalier des Palmes Académiques. Durant trente neuf années, elle a exercé les fonctions de secrétaire de direction en établissements scolaires du second degré de l'Education Nationale.
Toutes nos félicitations.

Le fabuleux bestiaire des élégantes.

A la manière des renards qu'arboraient autour du cou les élégantes du début du XXème siècle, la collection " LE FABULEUX BESTIAIRE DES ELEGANTES " revisite cet accessoire de mode un peu oublié.

Ces tours du cou nous donnent l'occasion de découvrir des espèces animales rares et insolites qui s'invitent avec impertinence à l'encolure des belles en mal d'extravagance.

PETIT RAT

Authentique petit rat capturé dans les combles de l'opéra GARNIER durant les dernières répétitions de " Casse - noisette ", tutu est d'origine.



*Biscuit de porcelaine, tulle, organza
lapin gris, plumes d'émeu.*

POISSON - TATOU

pêché au large des côtes TUAMOTU : rare spécimen hybride, né des amours d'un coelacanthé et d'un tatou, qu'une marée trop forte aurait poussés l'un vers l'autre.

*Biscuit de porcelaine, tulle, organza,
inox.*



CHIMERE

Capture exceptionnelle dans les ruines du temple de DELPHES d'une chimère dite '' au casque '' avec ses cheveux en macarons conservés en l'état.

Réincarnation unique en son genre d'une déesse antique en un animal intrigant et fabuleux.



Biscuit de porcelaine, tulle, organza, renard argenté .

LA VIE QUOTIDIENNE SUR LE DOMAINE DE TORAIXA EN PERIODE D'OCCUPATION MUSULMANE.

Si nous ne disposons d'aucune source d'information de caractère descriptif des événements les plus importants de la vie familiale : mariages, naissances, morts sur le territoire minorquin du XI^e siècle, nous pouvons penser, sans risque d'erreur que sur l'île, la vie privée de ses occupants musulmans ne devait pas diverger de celle de leurs contemporains de l'Afrique du Nord et de l'Orient méditerranéen.

Et l'on peut imaginer la fiction ci-après :

Le chef de famille de *Toraixa* ne faisait pas mystère de son ascendance berbère venue du Maghreb. Il était lié par une alliance tribale (*laff*) avec le maître de *Biniatap*. Leurs ascendants venaient d'une région du Constantinois. Ces deux familles étaient liées par une solidarité basée sur l'affinité de la naissance de leurs ancêtres mais aussi par un sentiment obscur d'une communauté d'intérêts. Il était propriétaire des terres de *Toraixa* et associé (*sharik*) sur des sols irrigués du propriétaire de *Binisaida* par un contrat appelé *musakat*. Il ne bénéficiait que du tiers des produits récoltés. A l'Est, au lieu dit "les Verger", domaine *habus* de la mosquée de la capitale, il avait à bail une parcelle plantée d'amandiers, d'abricotiers et de grenadiers (*rumman*) Proches des habitations, étaient plantés les "arbres" (*shidjar* = *figus*), ces figuiers produisaient des fruits

réputés les "gothe" (*kuti*) et les "sha'ri". Le propriétaire exigeait de ses ouvriers agricoles des soins minutieux. En mars, il leur imposait la pratique de la greffe en écusson appelée *tarki*.

La présence d'une noria (*na'ura*) sur ses terres (elle existe toujours l'aricle dans la gazette n°7) favorisait la culture de la vigne, des oliviers et de légumineuses (fèves, pois chiches et haricots) Par un arrosage artificiel, l'eau du puits s'écoulait dans des canaux de pierres sèches jusqu'aux jardins sillonnés d'innombrables rigoles (*sakiya*)

Ses ouvriers agricoles commençaient les labours après les pluies d'automne.

Avant les moissons, les estimateurs du fisc (*khurras*) fixaient l'impôt au vu des récoltes sur pied. La récolte de blé était amenée au moulin à eau (*raha*), installé au bord d'un barrage (*sadd*) situé à Benihandida. Il était actionné par une roue à aubes (*saniya*) qui entraînait dans son mouvement la meule tournante suivant des systèmes hérités de l'antiquité. Faute d'eau, pendant l'été, ce moulin devait cesser toute activité. Il possédait une plantation d'oliviers qui donnaient des fruits allongés et sur les mêmes lieux, il disposait d'une installation suffisante pour la fabrication de l'huile de sa récolte. Une partie des olives (*al-zaituna*) récoltées était gardée pour être consommée en conserve dans la saumure et pour entrer dans la confection de nombreux plats cuisinés. Le reste était envoyé au pressoir à huile (*al-zait*) L'olive la plus prisée était de forme allongée et se nommait comme aujourd'hui *lechin*. L'huile était produite à l'aide d'un pressoir à vis, appelé *ma'sara* ou *badd*. Trois sortes d'huile étaient couramment obtenues: l'huile dite "de l'eau" (*zait al-ma*), de qualité supérieure, l'huile "de pressoir" (*zait al badd*), de qualité moyenne, et l'huile dite "cuite" (*al-zait al-matbukh*), beaucoup moins estimée. Mitoyenne à l'oliveraie, une large bande de terrain était couverte de vignes variées. Certains plants donnaient une variété de raisins frais qui se conservaient jusqu'au cœur de l'hiver et qui après leur séchage sur des clés de roseaux, se nommaient *kanbani*. Ils entraient dans la préparation de nombreux plats de la cuisine minorquine. Avec le moût cuit qui prenait la consistance d'un épais sirop, le *rubb*, servait au même usage que le miel et, qui, délayé dans de l'eau, fournissait une boisson non enivrante assez semblable à l'hydromel.

Il demeurait sur ses terres dans une maison identique aux maisons de campagne qui s'éparpillaient sur cette bande côtière. De l'extérieur, elle donnait sur une ruelle ayant accès au chemin romain (*roumi*) dont le départ était le petit port situé en contre bas ; puis, il reliait Mahon à Ciutadella (la *mâdina*) Au ras du sol, une porte donnait accès à un vestibule obscur (*ustuwan*) qui aboutissait à la cour du logis (*sahn*) de plan carré. Ce patio exigu, pavé de dalles de pierre, comportait une vasque avec un jet d'eau et était ombragée d'une treille pour les heures chaudes de l'été. Sur le patio s'ouvraient trois pièces éclairées par des portes à hauts vantaux, encadrées par des jalousies et sur d'étroits réduits qui servaient de cuisine, de resserve à provisions et de cabinet d'aisances. Deux de ces pièces du rez-de-chaussée avaient vocation de pièces de réception. Le parquet était recouvert de nattes (*hasir*) d'alfa ou de jonc, sur lesquelles on étendait des tapis de haute laine ou à poil ras (*bisal*, *hanbal*, *wata*) Le long des murs de ces salons

(madjlis), à hauteur d'homme, étaient accrochées des tentures de laine bariolée. Au - dessous de ces tentures était aménagé un long divan, assez bas, fait de matelas superposés et recouverts de velours avec un amoncellement de coussins (*wisada* et *makhadda*) bourrés de laine et recouverts de fines taies brodées. L'été, on les remplaçait par des coussins ronds d'étoffe (*miswara*) ou de peau (*arika* ou *namraka*) et l'on disposait des poufs en cuir (*mak'ad*) en guise de sièges. La troisième servait d'habitation aux domestiques. Un escalier aux marches fort raides conduisait à l'étage. Cet étage (*'uluw*) était pourvu d'une galerie (*sakifa*) donnant sur le patio et comprenait trois chambres d'habitation. L'une de ces chambres comprenait une sorte de plate-forme légèrement surélevée, limitée au plafond par une poutre faîtière, d'où pendait une courtine. Cette partie isolée était appelée *kubba* (alcôve) Un autre escalier conduisait de l'étage à une terrasse supérieure qui permettait d'avoir une vue étendue sur le talayot (*dajmas*) ou (tour du silence) ainsi que sur cette mer qui lui avait permis d'effectuer (sous la protection d'Allah) son pèlerinage rituel aux lieux - Saints d'Arabie.

Son voyage à la Mecque lui avait imposé deux années d'absence. Après avoir bravé les pires obstacles, il avait visité à Médine la tombe du Prophète. Son retour avait été fêté par toute sa famille qui pensait ne plus le revoir. Les images se bouscuaient dans sa tête : l'embarquement à Mahon sur un vaisseau qui avait précédemment levé l'ancre du port de Dénia. Il s'était retrouvé avec d'autres pèlerins. Le débarquement à Bougie (Bedjaia) sur ce sol nord - africain. Son étonnement à la vue des sommets enneigés des montagnes de la Kabylie et son long cheminement avec des caravanes qui traversaient les steppes arides d'Ifrikiya et du désert libyque. La joie qui l'avait pénétré devant les jardins verdoyants de la vallée du Nil et enfin la visite à Médine où il avait conclu le rituel (*manasik*) du pèlerinage.

Ses ouvriers agricoles vivaient dans le hameau (*dai'a*) à l'abri du fort qui protégeait Mahon et qui dominait les cultures des alentours. Ces annexes (*djanib*) formaient un faubourg (*rabad*) qui par des ruelles parvenait au port (*arrabalde*)

Il apportait un soin à la pratique du culte : prière, *zakat*, jeûne. Son pèlerinage lui avait valu le titre de *hadjdj* et la considération déférente de ses compatriotes. Il lui arrivait de se rendre à la mosquée - cathédrale (*masdjid djami'*) de la *mâdina* (Ciutadella) Il lui fallait alors entreprendre un voyage aller - retour de quatre jours. Mais la plupart du temps, il se rendait à un oratoire construit à l'aide de fonds fournis dans une intention pieuse par cette famille fortunée des Binisaida. Cet oratoire (*masdjids*) rattaché à l'une des dépendances des nombreuses habitations des Binisaida. Il était pourvu d'un petit minaret pour l'appel à la prière. Cette mosquée avait pour tout personnel qu'un desservant, qui faisait à la fois office d'*imam*, de *muezzin*, de bedeau et de maître d'école.

Tous les ans, il réunissait les membres de sa famille afin de célébrer dignement la Fête de la Rupture du Jeûne (*'id al-fitr*) qui marque avec l'apparition de la nouvelle lune du mois de *shawwal*, la fin du jeûne annuel du mois de ramadan. La

nuît du 27 ramadan, la mosquée des Binisaida était illuminée et remplie de pieux visiteurs.

Un peu plus de neuf semaines après celle-ci, la famille était à nouveau réunie pour célébrer la Fête des Sacrifices (*'id ab-adha*), qui tombe le 10 du mois du *dhu l-hidjdja*. C'était une occasion pour faire bombance et de procéder au sacrifice rituel d'au moins un mouton qui permettait de banqueter plusieurs jours durant. Sur l'aire de Trebulager était érigé un oratoire forain (*musalla*). Le *cadi* ou le *sahib al-salat* dirigeait une oraison en commun. Hommes et femmes séparés se répandaient en actions de grâce et en effusions familiales.

Pour la fête de *Ashura*, qui tombe le 10 *muharram*, ses petits enfants étaient réunis pour des déguisements de carnaval.

La distance séparant Mahon (*Magun*) et la *mâdina al-Yazira* (Ciutadella) n'était pas un obstacle pour qu'il ne puisse pas se rendre dans la capitale. Il devait y aller 3 à 4 fois dans l'année. En particulier, il se sentait obligé d'être présent le jour de la *mi'sha'ban* car à cette occasion le raïs procédait à des remises de peines en faveur des prisonniers.

Chaque fois, il organisait religieusement son voyage. La veille, il avait demandé à son domestique chargé des écuries de préparer son cheval. Il s'était levé tôt et avant de descendre aux cuisines, il s'était rendu sur la terrasse : le silence était profond dans la maison, on entendait la mer si lointaine et si faible. Il jeta un regard sur le *dajmas* (talayot), royaume fantastique et saisissant des *Djinns*. Au rez-de-chaussée, il retrouva son domestique qui l'accompagnerait, monté sur un mulet andalou qui avait été élevé sur l'île de Majorque.

Ils empruntèrent le chemin des romains (*roumi*) qui se dirigeait vers la tour de guet du port de Mahon. La noria (*na'ura*) fonctionnait déjà, un âne, les yeux recouverts par un tissu, était harnaché au bout d'une perche qui permettait d'actionner les roues élévatoires à manège. L'eau remontée était dirigée vers des canaux de pierres sèches par un ouvrier qui était chargé de l'inspection de l'irrigation (*wakalat al-sakiya*). Tous deux étaient heureux de traverser ces champs tracés au cordeau et ces vergers d'arbres chargés de fleurs ou de fruits. Dans le faubourg (*rabad*) construit au bas de la tour de guet (*tali'a*) de Mahon, une école (*maktab*) était ouverte directement sur la rue, l'instituteur (*mu'addib*) enseignait le Coran à un groupe d'enfants : garçons et filles mélangés. Ils voyaient les enfants munis de leur planchette de bois, calames de roseau et encre de laine brûlée. L'incessante psalmodie nasillarde, cent fois répétée, d'un texte coranique leur parvenait. Distrait par le passage des deux cavaliers, l'un des enfants fut rappelé à l'ordre par un coup de baguette administré par son instituteur. Ils passèrent au pied de la tour et ils purent distinguer l'homme armé qui surveillait l'entrée et la sortie des bateaux et des barques de pêche.

Ils prirent la direction d'Alaior (*Ihalor*) avec l'espoir d'arriver avant le coucher du soleil afin d'être hébergés au caravansérail (*souk*) appartenant aux Banû Agger (Biniatzau). Cette bâtisse de forme rectangulaire était située sur une hauteur car la région était marécageuse et lors d'orages violents, était inondée. Leurs bêtes purent se reposer et manger leur ration d'avoine prévue.

Ce lieu était fréquenté par les revendeurs de sel qui avaient chargés leurs ânes dans les salines exploitées par les Benihaïara. A l'aide de leurs ânes, ils parcouraient l'île afin de vendre ce sel marin destiné aux usages domestiques et à la salaison des conserves alimentaires.

Maître, domestique et bêtes, tous quatre reposés reprirent la route le lendemain matin.

A l'approche du château fort (*hisn*) de *Sent-Agayz*, la végétation avait changée. Toute cette façade Nord était propice à la culture céréalière. Les domaines agricoles moyens (*diya*) étaient plus nombreux. Ils appartenaient à de riches citadins de la mādina (Ciudadella).

Sur ces terres plus riches, on pratiquait la culture du blé, du millet et de l'orge suivant le système de la rotation triennale des labours d'automne, des labours de printemps et de la jachère.

La citadelle (*alcazaba*) de *Sent-Agayz*, occupée un piton (*sakhra*) d'une hauteur peu accessible. Elle était constituée avant tout par une solide enceinte qui en faisait le tour, flanquée de tours d'angle (*barraniya*), de bastions et d'un chemin de ronde (*darb*) et de créneaux. La garnison était commandée par un *Ka'id* qui avait le titre de général (*amir*). Son drapeau (*alam*) flottait au sommet de la tour.

Leur route les fit traverser les terres des *Ibn Shâqir* (Binissequi) et des *Banû Lûbb*

(Binillobet) La comparaison de l'altitude de la montagne (*djabal*) (Monte Toro) de l'île avec celle des montagnes du *Djudjura* le fit sourire. Dans ce maquis (*sha'ra*), les moutons et les chèvres formaient des taches noires et blanches. La montagne leur servait de terrains de pacages.

Les vergers du Moixerif (jannât al-mûsrif) annonçaient les faubourgs de la cité. Ils rentrèrent par la porte de (mādina al- Yazira) Ciudadella.

Des hommes en armes filtraient la populace de campagnards qui, à la veille de la *mi'sha'ban*, était venue à la ville pour leurs emplettes. Après avoir conseillé à son domestique de prendre soin des bêtes et de lui avoir indiqué le lieu et l'heure de rendez - vous pour le retour du surlendemain, Avant de se diriger vers la maison d'un cousin qui devait l'abriter, il flâna dans la ville. Sur une place proche de la mosquée, citadins et campagnards se tenaient en cercle autour de baladins (*mubahridj*) costumés en paysans, plus loin c'étaient des funambules, des jongleurs (*muelhi*) qui faisaient des tours de passe - passe, des diseurs de bonne aventure (*hasib*), des conteurs (*kass*) qui débitaient des contes merveilleux. A la foule des curieux, se mêlaient des vendeurs d'eau, des parfumeurs - encenseurs (*bakhkhar*), qui tenaient à bout de bras leurs cassolettes fumantes, des pick - pockets, des entremetteuses.

A l'aide de quelques coups de tambourin, des prestidigitateurs (*la'ib*) appelèrent à la pratique.

A sa sortie de la mosquée, il emprunta des rues étroites, traversa une place ombragée où des amateurs passionnés de jeu de dés (*nard*) ou de jeu de dames (*kirk*) perdaient parfois jusqu'à leur dernier *dirhem*. Il évita de prendre la rue

des Juifs (*al-Yahud*) qui comptait quelques familles. Il passa devant un débit de boissons (*khana* ou *makhur*) affermé à un mozarabe qui servait de halle aux vins. Il était fréquenté par les équipages des bateaux mouillant dans le port : mozarabes, francs (*Ifrandj*), convertis (néo-musulmans *muwalladan* ou *musalima*) Mais à la pensée que la clientèle musulmane n'y était pas moins nombreuse le fit cracher au sol. Que pouvait-il faire ? C'était d'un bon rapport pour le Trésor public.

Il arriva à la maison de ses hôtes qui faisait face à la rade.

Le lendemain matin, accompagné de son hôte et de la gente masculine, ils se rendirent à la mosquée. Cette année là, la fête tombait un vendredi. La mosquée-cathédrale (*masdjid djami*) pouvait contenir tous les fidèles de la cité pour l'oraison du vendredi. Partagée en nefs axiales et en travées latérales, au moyen d'arcs reposant sur des piliers de colonnes antiques, laissant pénétrer l'air et la lumière par les larges ouvertures qui la font communiquer avec la cour, la salle de prière orientée vers la *kibla* et sa niche d'orientation ou *mihrab*. Le prédicateur ou *khatib* accédait à l'aide de quelques marches à la chair ou *minbar* et prononçait le prône hebdomadaire. Il terminait en donnant à l'assistance lecture des communications officielles. Une porte percée dans un mur du fond s'ouvrait sur une salle verrouillée qui contenait le *bait al-mal* ou trésor des fondations pieuses. La cour (*sahn*) et la salle de prière étaient pourvues de galeries latérales (*saka'if*) aménagées à mi-hauteur des murs et réservées aux femmes.

A la sortie, ils se dirigèrent vers le palais du gouverneur. Assis sur son trône (*sarir*), le ra'is était entouré de son fils et de tous les hauts dignitaires, de son secrétaire particulier (*katib khass*), de l'administrateur des finances publiques (le *katib al-zimam*) parce qu'il tient le registre (*zima*) des recettes et des dépenses. A l'occasion de cette fête, il gracia une dizaine de prisonniers. Son secrétaire établit de brèves notes (*tawki*) et sur sa dictée, adressa une lettre-missive (*risala*) au commandant du château fort ainsi qu'une circulaire (*Kundak*) à chacun des gouverneurs (*wali*) des chefs lieux (*hadra*) de l'île. Il leur enjoignait d'être vigilants car un courrier reçu de Majorque le prévenait que des navires de pirates avaient été aperçus dans les parages des îles.

Sur la place, face au palais, ils assistèrent à une brillante parade militaire (*buruz* ou *tabriz*): à sa tête, un général ayant le titre d'*amir* montait un cheval de race, élevé dans les plaines du bas Guadalquivir, il était suivi d'une cinquantaine de cavaliers (*fursan*) et fermant la marche une formation d'infanterie (*radjdjaba*) qui était commandée par un *ka'id*. La foule émerveillée applaudissait. A l'harnachement des chevaux, Il sut que ces cavaliers étaient des Berbères : la selle était africaine (*sardj'idwi*). Elle était pourvue d'un pommeau et d'un trousséquin beaucoup plus courts que la selle andalouse. Les fantassins étaient commandés par un *nakib* pourvu d'un étendard (*liwa*)

Très tôt, le lendemain matin, il prie congé de ses hôtes et se dirigea vers le lieu où il avait donné rendez-vous à son domestique.

Il longea les quais du port, la mer était calme. Les barques de pêcheurs s'éloignaient.

Il fit quelques achats au marché et il retrouva à la "Porte des jardins "(*bab al-djīnan*) son domestique et les bêtes.

Comme il le faisait habituellement, il savait qu'en longeant la côte Sud de l'île, il pourrait le soir, rejoindre son domicile.

De plus, il se faisait un plaisir à traverser cette région verdoyante et, la vue de cette Mer Méditerranée (la mer blanche du milieu *Al -Banr Al-Abyad Al-Muttawasīf*) l'émerveillait à chacun des instants de la journée.

Après avoir passés la porte, ils se trouvèrent dans les vergers d'*Algendar*. Les parcelles étaient irriguées en abondance par les eaux du torrent qui s'écoulaient par des canaux et des citernes souterraines. De plus, elles alimentaient des moulins dans les vallons. La terre étant plus riche, les fermes étaient plus nombreuses. C'était une zone à prédominance yéménite. Des parcelles ouvertes à tout venant, avaient été semées de fèves, de pois chiches et de haricots.

Leur route se continua par la traversée des vergers du Moixechif. Les moissons étaient terminées. Un moulin à farine (*jannât al-nusrif*) fonctionnait. Il remercia le Prophète d'avoir favorisé cette région. Dans un vallon, protégé des vents, se blottissait le jardin des pommiers (*jiljânat al-tuffâh*). Ils entendirent l'eau qui s'écoulait dans les canaux et qui allait alimenter un moulin à papier. En s'approchant, le bruit du brassage des fibres végétales et des draps fut plus net. Après séchage, on obtenait de la pâte à papier (*almudaina*). Ils prirent un chemin pierreux qui s'élevait en pente douce jusqu'à la côte escarpée dont la mer frappe et ronge la base. A nouveau, ils dominaient la mer des deux côtés. Les tours-vigies (*tali'a*) étaient nombreuses. Elles avaient été édifiées afin de correspondre par des signaux et la nuit par des feux, de manière à pouvoir alerter sur le champ, en cas de danger, les garnisons de la *mâdīna* (Ciudadella), de *Sent Agayz* (Santa Agueda) et de Mahon.

Au détour d'un chemin, sur les terres des Bani Atiyya (Biniat), un cortège nuptial s'avancait au son du buccin et du tambour de basque. Spontanément des danseurs effectuaient des danses rythmées par de courts refrains au son de luths, de tambourins et de tympanons. Les Bani Atiyya se différenciaient des autres Berbères, habitants de l'île. Les hommes étaient de taille moyenne, peau blanche, tête de forme allongée, poil, barbe et cheveux blonds et mêmes rouges. Les femmes portaient en outre au front, au menton ou au bras des tatouages bleuâtres ayant identiquement la forme de croix.

En fin de matinée, ils déjeunèrent à l'ombre d'un arbre. Les bêtes eurent droit à leur ration d'avoine et se désaltérèrent à l'abreuvoir d'une noria.

Ils reprirent leur route. A trois milles (*mī*) de distance, leurs yeux distinguèrent la silhouette microscopique du talayot. La Méditerranée traçait une bande d'argent vif aux confins de cette perspective éblouissante. Les animaux qui sentaient l'écurie accéléraient la cadence.

Le soleil n'avait pas encore disparu lorsqu'ils arrivèrent à Toraixa.

L'absence du maître avait permis aux femmes de respirer.

Sylvère Villalonga

ALBERT CAMUS

Il est à nouveau dans l'actualité. Faut-il transférer ses restes au Panthéon ?

Mais avant de prendre position, connaissons-nous vraiment Camus ?

Nous avons lu quelques-uns de ses ouvrages (un, deux, peut-être un peu plus ...) Nous savons bien sûr qu'il a eu le prix Nobel de littérature en 1957. Nous savons surtout qu'il est né à Mondovi (Algérie) en 1913 et que par sa mère il est un descendant de Jaume Seraphi Villalonga de Toraixa. Comme nous le sommes nous-mêmes.

Suite à la polémique née de l'actualité il m'a semblé intéressant de savoir quels ont été ses rapports avec sa terre natale et quel a été son positionnement dans la période de la guerre d'Algérie.

Mon étude est certainement incomplète, mais ...

Comme nous, pieds noirs de la dernière génération de l'Algérie Française, Camus était très attaché à la terre algérienne. Ses souvenirs de jeunesse y sont pour beaucoup :

Le quartier populaire de Belcourt, les jeux d'enfants dans les rues, la mer où il aller se baigner. Tout cela c'était Alger que nous avons connu. A son sujet il écrit : *"Ce que l'on peut aimer à Alger, c'est ce dont tout le monde vit : la mer au tournant de chaque rue, un certain poids du soleil, la beauté de la race"*.



Nous avons les mêmes souvenirs : Nos jeux à El-Biar, à Birmandreis, la mer à Sidi Ferruch, Bérard, le Chénoua, Francis Garnier et la silhouette de l'Atlas qui se détachait sur notre ciel bleu.

Plus tard Camus a découvert le reste de l'Algérie. Je cite José Lenzini : "

C'est Tipasa que les dieux du bonheur, de la jouissance et de la jeunesse habitent. C'est Oran la mal aimée, avec laquelle Camus aura des rapports passionnels et à qui il ne pardonnera pas de tourner le dos à la mer.

C'est aussi Djemila la sereine, Constantine, Blida ... C'est aussi la Kabylie et sa misère découverte par un jeune journaliste qui dénonce l'infamie tout en admirant des hommes *"courageux et conscients chez qui nous pouvons, sans fausse honte, prendre des leçons de grandeur et de justice"*.



La plage de Padovani, le dancing est ouvert tous les jours. Dans cette immense boîte rectangulaire ouverte sur la mer dans toute sa longueur, la jeunesse pauvre du quartier danse jusqu'au soir.

Là aussi son parcours est identique au nôtre. Jeunes nous ne voyagions pas. Les moyens de transport et financiers de nos parents ne nous le permettaient pas.

C'est plus tard et malheureusement sur une courte période pour cause d'indépendance que nous aussi nous avons découvert la beauté de ce pays, de cette vaste région que nous appelions "le bled" : Les massifs du Djurjura, de l'Ouarsenis, du Chélia. Les hauts plateaux, l'Atlas saharien et le Sud. C'est plus tard que nous avons découvert la vie des habitants de ces contrées : rude, démunie et pauvre comparée à celle que nous vivions à Alger.

Comme pour lui, notre rapport avec l'Algérie est devenu passionnel. Les "événements d'Algérie" les ont rendus plus difficiles, moins clairs.

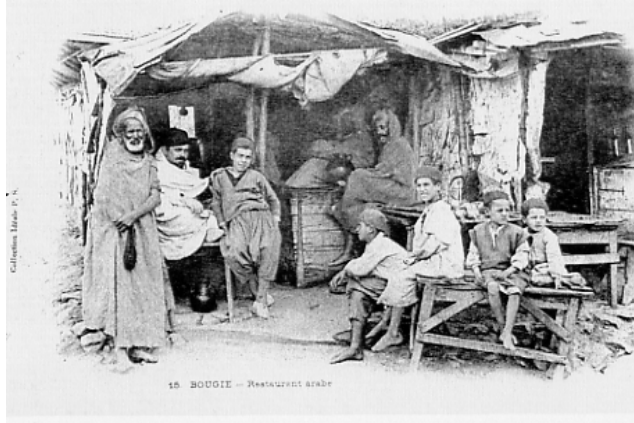
Pour Camus les choses n'ont pas été faciles. Tirailé entre ses idées progressistes et son attachement à sa communauté d'origine.

Dès 1935, Camus militait pour que la communauté musulmane ait les mêmes droits que celle des européens de souche.

Il fut pour un temps très proche des révolutionnaires algériens et membre du Parti Communiste qui luttait, je cite : *"contre le fascisme et contre l'impérialisme des pays colonisateurs"*.

Je cite Amar Ouzegane, leader de la révolution algérienne qui écrivait qu'il était : *"comme les européens arabisés qui avaient accepté et s'étaient identifiés aux arabes, aux algériens, qui considéraient que la lutte pour l'indépendance de l'Algérie passait avant la lutte contre le fascisme en Europe"*.

Mais comme pour une forte majorité de français d'Algérie seul le dernier item, la lutte contre le fascisme en Europe, était pour lui important.



"C'est dans cette vie de pauvreté, parmi ces gens humbles ou vaniteux, que j'ai le plus sûrement touché ce qui me paraît le sens vrai de la vie"

Pensait-il que l'indépendance de l'Algérie était inéluctable ? Il le craignait. La souhaitait-il ? Je ne le crois pas.

Pour lui l'Algérie française était une réalité, elle était souhaitable. Pour lui il eut fallu l'humaniser, donner la pleine citoyenneté française aux indigènes, et abolir les privilèges : tous les algériens égaux en droit.

Il écrit dans "Chroniques algériennes" :

"Je ne peux pas approuver une politique de démission qui abandonnerait le peuple arabe à une plus grande misère, arracherait de ses racines séculaires le peuple français d'Algérie et favoriserait seulement, sans profit pour personne, le nouvel impérialisme qui menace la liberté de la France et de l'Occident. Une telle position ne satisfait personne, aujourd'hui, et je sais d'avance l'accueil qui lui sera fait des deux côtés. "

Pour lui les revendications des indépendantistes n'étaient pas fondées :

"La colonisation française a trouvé un pays sans une habitation, sans un lopin de terre cultivé, dans un espace nu et désert ... plus loin : Pas de trace d'une éventuelle culture berbère, d'une spécificité de l'Islam, d'une épaisseur historique"



A la Bouzaréah, même au cœur de l'hiver, la lumière inonde la ville haute, éloignée de la cohue naissante du centre ville. Alors Camus se sent *"rempli d'une joie confuse étourdissante."*

Malade, désapprouvé dans sa ville pour ses articles dans le journal "Alger Républicain" Camus a dû s'éloigner du sol algérien en 1940, donc bien avant la Toussaint sanglante de 1954. Il n'y revenait que pour voir sa mère qui refusait de quitter Alger et lorsque ses travaux de journaliste le lui demandaient.

Exilé à Paris, vivant parmi les intellectuels de gauche il s'est trouvé déconnecté des préoccupations quotidiennes algéroises.

Le 23 janvier 1956 il viendra à Alger pour proposer une "trêve civile". Idée généreuse qui sera très mal accueillie par les français d'Algérie. Il fut menacé de mort.

Ensuite, coupé des acteurs de l'évolution de la situation en Algérie et craignant pour les siens, il se taira :

- *"Je ne cesse pas de craindre, en faisant état de longues erreurs françaises, de donner un alibi, sans aucun risque pour moi, au fou criminel qui jettera sa bombe sur une foule innocente où se trouvent les miens".*
- Le lendemain de la cérémonie de la remise du prix Nobel il répondra à un étudiant algérien qui l'interrogeait sur le bien fondé des idées des révolutionnaires du Front de Libération Nationale : *"Si j'avais à choisir entre la justice et ma mère, je choiserais ma mère"*
- Au sujet de la violence il écrit : *"Quelle que soit la cause que l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle d'une foule innocente..."* (Réflexion terroristes)

Albert Camus, un homme qui aurait dit : *" Tout l'amour dont je suis capable, je crois que je l'ai donné à l'Algérie. C'est pour cela que je reste parfois les mains vides"* n'était apprécié ni de ses compatriotes algérois qui n'ont pas compris pourquoi il n'était pas à leurs côtés pour défendre l'Algérie Française et qui l'ont découvert bien après sa mort accidentelle en 1960, ni des algériens de la République Algérienne Démocratique et Populaire qui lui reprochent de ne s'être pas engagé aux côtés des membres du Front de Libération Nationale (FLN) comme d'autres que lui l'ont fait.

Albert Camus se plaçait à mi chemin entre ces deux thèses, position très inconfortable en période de crise.



Il faut mettre ses principes dans les grandes choses, aux petites la misère suffit.
Albert Camus

La tombe d' Albert Camus à Lourmarin (84)

Faut-il transférer ses restes au Panthéon ?
En ce qui me concerne, j'aime bien la simplicité du cimetière de Lourmarin où il repose en paix.

Jean-Pierre Villalonga

POURQUOI PICON ? PARCE QUE C'EST BON !



*P*eu de philippevillois savent que le fameux « PICON » a été créé à Philippeville... et Pourtant ...

Voici la véritable histoire de cette boisson :

En 1837, au moment de la campagne qui se terminera par la prise de Constantine, le général VALEE avait à son service un jeune homme nommé Gaétan PICON ...

Gaétan PICON, né en 1809 aux environs de GENES, au moment où GENES appartenait à la FRANCE

Gaétan était un garçon d'esprit ouvert, hardi, débrouillard, ingénieux et persévérant, curieux de botanique, de chimie et attiré par les vertus médicinales des plantes.

En 1837, il contracta ce que l'on appelait la « fièvre maligne » c'est à dire le paludisme ; il essaya alors, installé dans un gourbi, de recréer une mixture que sa grand-mère avait préparée alors qu'il était plus jeune et qui l'avait sauvé de cette fièvre maligne.

Il le fit avec les seuls fruits qu'il avait sous la main : les oranges ; après quelques essais et diverses modifications, il mit au point ce qu'il appelait sa « tisane » : cela lui permit de guérir et de reprendre force et vigueur : cette tisane était élaborée à base de zestes d'oranges séchés et macérés dans une solution d'alcool puis distillés auxquels il ajoutait des racines de gentiane et du quinquina, macérés également ; il complétait ensuite avec du sirop de sucre et du caramel... (Cette recette n'a pratiquement pas changé depuis son origine !)



Les qualités de sa potion magique finirent par intéresser ses chefs directs qui lui demandèrent d'intensifier sa production pour les besoins de la troupe.

En 1840, Gaétan PICON, à la fin de son engagement, se fixe à PHILIPPEVILLE et installe une distillerie de fortune dans les sous-sols de la première maison construite dans cette ville. Et c'est sous le nom "d'Amer Africain" qu'il offrit à ses premiers clients la boisson qui allait devenir "l'Amer PICON "

Au bout de quelques années, la petite distillerie de Philippeville ne suffisait plus aux commandes, Gaétan PICON partit s'établir à ALGER et créa une, puis deux, puis trois distilleries.

Mais jusqu'en 1870, cette boisson n'était encore qu'une célébrité purement algérienne et il fallut, pour la faire connaître et la vulgariser, que l'armée d'Afrique, transportée et demeurée en France après la guerre de 1870, réclamât sa boisson préférée...

Les trois petites distilleries d'Alger ne pouvaient plus faire face à la demande, et Gaétan PICON dut se résoudre à passer la mer : en 1872, il s'installa à Marseille et "l'Amer Africain" devint définitivement "l'Amer PICON"

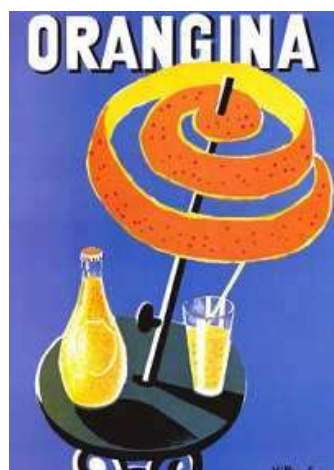
Dès lors, de nombreuses succursales se créèrent, en France : Rouen, Bordeaux et en 1896, Levallois Perret, mais aussi à l'étranger : Gênes, Barcelone, Bruxelles, Francfort, ces succursales demeurant tributaires de Marseille pour l'approvisionnement en oranges algériennes

Pour donner une idée, il ne fallait pas moins de 3 millions d'oranges par an, toutes issues du même terrain, pour élaborer notre boisson... ce qui expliquait la remarquable invariabilité du produit.

Le PICON se consomme aujourd'hui mélangé la plupart du temps à de la bière, mais on peut tout aussi bien l'additionner de vin blanc, de tonic et même...de lait ! A STRASBOURG, on est persuadé que le « PICON - bière » est on ne peut plus alsacien, plus au nord, français ou belges pensent que PICON est la boisson nordique par excellence ...

Mais ni les uns ni les autres ne se doutent que le PICON est avant tout une boisson algérienne et plus précisément philippevilloise puisque c'est dans cette ville que cet étonnant apéritif a été créé voici plus de cent soixante dix ans !!

*Article emprunté à un diaporama
envoyé par Sylvère Villalonga*



*NOTA ; la célèbre boisson "Orangina" est
originale de Boufarik (Algérie)
Elle aussi !!!*